

X^e CORPS D'ARMÉE • 19^e DIVISION • 37^e BRIGADE

48^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Historique du Régiment

PENDANT LA CAMPAGNE

du 2 Août 1914 au 11 Novembre 1918

RENNES

IMPRIMERIES OBERTHUR 1920

48^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE DU RÉGIMENT

PENDANT LA CAMPAGNE

du 2 Août 1914 au 11 Novembre 1918

SUR LA SAMBRE

(AOÛT 1914)

Le 2 août 1914, sous le coup de la lâche agression allemande, la France devait prendre les armes pour se défendre.

Le 48^e d'infanterie se mobilise à Guingamp. Il était pour les 4/5 composé de Bretons.

Les effectifs du régiment seront renouvelés bien des fois au cours de cette campagne si meurtrière, mais les Bretons en constituent toujours la majeure partie. Ils sauront affirmer en toutes circonstances les admirables qualités de vaillance, de ténacité, d'esprit de sacrifice au devoir de leur race.

Le 5 août, dans la journée, le 48^e s'embarque à Guingamp, sous les ordres du colonel de Flotte. Il fait partie du 10^e corps d'armée, 19^e division, 37^e brigade.

Le 7 août, il débarque à Vouziers. Après être resté trois jours dans cette ville, il marche à l'ennemi dans la direction générale de Namur.

Les différentes étapes seront :

Tannay, le 10 août ; Bouvellemont, le 12 ; puis Sengly, Remilly-les-Pothées, Regniowez (par Rocroi), Florennes, Stave, Saint-Gérard ; enfin Fosse, près de Namur, où il arriva le 21 août.

Le 21 août, aux rayons du soleil couchant, le régiment se déployait sur les plateaux ondulés qui bordent la Sambre et qui, en 1692, avaient déjà été arrosés du sang de ses aînés, car, en 1692, au cours de sa glorieuse carrière, le 48^e avait déjà combattu près de Namur.

La division était engagée depuis la veille. Dans la soirée du même jour, le régiment entra à son tour dans la fournaise.

Le 3^e bataillon débouchant d'Arsimont par une vigoureuse charge à la baïonnette s'efforçait de rejeter sur la rive nord de la Sambre les Allemands qui avaient commencé à franchir cette rivière. C'est au cours de cette charge que tombe au premier rang le capitaine Massiou, entamant la longue liste d'honneur de nos héros du Devoir. Le bataillon très éprouvé par cette charge sanglante reçut l'ordre de rallier le reste du régiment dans la nuit entre Arsimont et Fosse pour se reformer.

Le contact était pris le 22, à l'aube. Le régiment recevait l'ordre de rejeter au-delà de la Sambre les Allemands, qui, aux prix d'efforts sans cesse renouvelés, avaient pu prendre pied

sur les pentes sud de la rivière, s'y retrancher et qui, à l'aide de mitrailleuses habilement masquées, en défendaient l'accès.

Le régiment ainsi, tout entier, attaque sur Ham-sur-Sambre et Arsimont. Son élan fut magnifique, mais le régiment fut rapidement décimé par le tir écrasant de l'adversaire. Le colonel de Flotte, mortellement blessé, au milieu de ses soldats qui montaient à l'assaut refuse de se laisser emporter : « Je veux mourir debout », criait-il, mettant une énergie surhumaine à se relever.

Les pertes furent lourdes : 17 officiers et 500 hommes hors de combat, mais ce premier jour de bataille devait rester pour le 48^e un exemple superbe de dévouement au drapeau.

Après la mort glorieuse du colonel de Flotte, le commandant Edou prit le commandement du régiment.

Le 48e, qui avait progressé, sans toutefois avoir pu atteindre la Sambre, se cramponne au terrain conquis.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Le colonel DE FLOTTE (Louis-François-Joseph), commandant le 48^e R.I.

A conduit héroïquement son régiment à la bataille de Fosse. Blessé une première fois à la tête de ses hommes, a refusé de se laisser évacuer et est tombé mortellement frappé.

Le capitaine QUENTIN (Émile-Paul-Alexandre), du 48^e R.I.

Le colonel commandant le régiment ayant été tué, a pris le commandement de groupes isolés qu'il a rassemblés hâtivement sur le champ de bataille. A été tué à leur tête sur les retranchements ennemis.

A la suite de cette affaire a obtenu la Médaille militaire : Le soldat BIANNIC (Jean), du 48^e R.I.

Le 22 août, au cours d'une charge à la baïonnette, a porté secours à son lieutenant blessé, ne l'a pas abandonné malgré un retour offensif de l'ennemi et l'a ramené en le portant à travers les lignes ennemies pendant 400 mètres.

BATAILLE DE GUISE

(29-30 AOÛT 1914)

Le 22, au soir, la division était débordée par le flot allemand et était obligée par ordre de se replier.

Le régiment prit la direction de Fosse, de Saint-Gérard et vint s'établir à Fourneau où les hommes purent prendre six heures de repos. Il continua ensuite son mouvement de retraite par Stade, Florennes, Philippeville, Mariembourg, Pesche, et à travers la forêt de Signy-le-Petit, par le Grand-Riaux, où il arrive, le 26 août, à six heures du matin. Il en repartit avant midi, sur Vervins, où il arrive le 28.

Le 29, au matin, il atteignit Lemé.

Là, il faut arrêter l'ennemi. La 19^e division fait volte-face. Le 48^e est jeté sur lui entre Lemé et Sains-Richaumont (10 kilomètres de Vervins). Combat vif et rapide, d'un engagement soudain au corps à corps presque immédiat.

Nous avons encore 17 officiers et 500 hommes tués ou blessés; mais l'ennemi les paie chèrement et ce sont nos mitrailleuses, cette fois, qui brisent les vagues d'assaut de l'infanterie allemande.

Le 30, au matin, les 1^{er} et 3^e bataillons tiennent encore sur leurs positions et ce n'est qu'à quatorze heures que la retraite, ordonnée par le commandement, s'effectue lentement.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Le capitaine DE LARDEMELLE (Henri-Marie), du 48^e R.I.

Admirable soldat, réputé par son sang-froid, son énergie et sa fermeté d'âme. Mortellement blessé le 29 août, a refusé de se laisser emporter et de quitter le commandement du bataillon qu'il menait à l'attaque.

Le capitaine SIMÉON (Louis-Antoine-Auguste), du 48^e R.I.

Officier d'une grande énergie et d'une grande bravoure. Blessé grièvement à Sains le 29 août 1914, et laissé dans les lignes allemandes, s'est échappé la nuit en ramenant un groupe d'hommes dont plusieurs blessés. A rejoint le front en novembre et a fait preuve en toutes circonstances de qualités de calme, de bravoure et de sang-froid. Tué le 16 juin 1915 d'un éclat d'obus dans les tranchées de Roclincourt.

LA MARNE

(9 SEPTEMBRE 1914)

Elle se poursuit pour le régiment sans combattre par Voyenne, Gondelancourt-les-Pierrepont, Camp de Sissone, Vrigny, Villers-Frauqueux, Cumières, Joches, où l'on atteint les Marais de Saint-Gond, et en dernier lieu Le Meix-Saint-Epoing, où le régiment arrive le 5 septembre, au soir.

C'est enfin l'arrêt, le demi-tour. La bataille de la Marne commence.

Affaibli par les pertes précédentes, le 48^e est en deuxième ligne et ne prend part au premier rang qu'à des actions de détail.

C'est ainsi que le 9 septembre, une arrière-garde ennemie tentant d'arrêter notre poursuite près de la ferme de la Roquetterie, sur la route de Montmirail à Champaubert, à 2 kilomètres environ de Fromentières, le 3^e bataillon se déploie, fixe l'ennemi et permet à d'autres éléments de le manoeuvrer.

Les mitrailleuses et le canon nous ont causé ce jour-là des pertes sensibles.

DEVANT REIMS

(14-18 SEPTEMBRE 1914)

Affa1re de Prunay.

La poursuite de l'ennemi continue. Le régiment fait étape à Congy, à Mareuil-le-Port, à Chamery, à Trois-Puits, près de Reims, et arrive le 14 à Prunay.

Il reçoit une nouvelle tâche difficile : dégager Prunay et s'emparer de la ferme de Commelles. Le 2^e et le 3^e bataillons reçoivent l'ordre d'occuper la voie ferrée.

A la lisière ouest du village, alors qu'il montrait au chef du 3^e bataillon le but à atteindre, le commandant du régiment, le commandant Edou, est tué d'un éclat d'obus en plein coeur. Mais le but qu'il avait fixé au régiment avant de tomber sera atteint. La voie ferrée fera désormais partie pendant trois ans de la ceinture individuelle de nos tranchées.

Pendant trois jours nous tenons ferme Prunay sous une avalanche d'obus de 150 et de 220. Nous sommes ensuite relevés, fatigués mais non abattus, et passons au nord de Reims à Saint-Thierry. Des tranchées de Merfy et de Saint-Thierry, nous assistons au crime barbare des Allemands incendiant la cathédrale de Reims de leurs obus incendiaires.

Le 21, le régiment quitte la région de Reims.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de celle affaIre.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Le lieutenant-colonel EDOU, commandant le 48^e R.I.

Les 21 et 22 août, sur la Sambre, et le 29 août, a fait preuve de belles qualités militaires et du plus grand courage.

Le 14 septembre, s'est porté sous un feu violent sur la première ligne pour disposer les compagnies de tête et a été tué d'un éclat d'obus.

LA COURSE A LA MER

Ce furent alors les longues marches de la course à la mer, la montée vers la Somme et l'Artois, où les deux armées ennemies cherchent à se déborder mutuellement.

Le régiment fait étape : le 21, à Pévy; puis à Prougny, Treigny, Ville-Sadoye, Saint-Rémy-Blanzy, à Béthizy-sur-Marne, où il s'embarque le 28 septembre.

Le 28, nous arrivons près d'Albert, où le canon fait rage et nous remontons sur Arras.

Le 2 octobre, nous sommes devant Moyenneville et Hamelincourt.

ARTOIS

(4 OCTOBRE 1914 - FIN JUILLET 1915)

Le 4 octobre, au soir, nos lignes ont été resserrées devant Arras que nous devons défendre. Sous la lune étincelante et la première gelée de cette nuit d'automne, nous creusons hâtivement des tranchées devant Ficheux ; le 3^e bataillon est en face de Boixleux, le 2^e entre la route d'Arras et Ficheux. Les mitrailleuses sont en première ligne. Le 1^{er} bataillon est en réserve.

Au jour levant du 5 octobre, l'ennemi attaque avec des forces considérables. Notre artillerie n'a plus d'obus, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

Le commandant Rouchard qui commande le régiment depuis la mort du commandant Edou, est grièvement blessé, ainsi que le capitaine de Salles de Hys qui commande le 2^e bataillon et qui devait plus tard être tué sur l'Oise, le 14 novembre 1916.

Un ordre de repli est venu sur la droite, mais il n'est pas arrivé jusqu'à nous ; alors la 7^e compagnie et la 2^e section de mitrailleuses restent là, seules, une demi-heure encore, jusqu'à ce qu'un bataillon ennemi saute dans notre tranchée, à 200 mètres de notre droite. Il atteint la

route de Ficheux. A notre gauche, même menace, il faut céder. Le repli s'opère par section, dans le plus grand ordre, en luttant pied à pied.

Mais Arras restera inviolable. Les éléments du 3^e bataillon rassemblés en hâte à Agny, ceux du 2^e bataillon devant Ransart, tiennent tête avec ceux des autres régiments du 10^e corps, et, malgré la violence du bombardement ennemi qui ne cessera plus, la ligne sera fixée ce soir-là devant le ruisseau de Crinchon.

La journée du 5 octobre a encore coûté au 48^e de très fortes pertes.

Pas de relève, il faut tenir et durer, ménager ses cartouches, veiller et combattre. Tout cela fut fait simplement et sans plainte, malgré la fatigue, les vêtements et les chaussures déchirés et usés, les froids des nuits de l'hiver qui s'annonce, sans abris, sans repas chauds.

Le 48^e qui a su porter pendant plus d'un siècle, de 1673 à 1791, le nom de " Régiment d'Artois " va, pendant dix mois, rester dans son ancienne province, rayonnant tout autour de sa capitale, tantôt à l'est, tantôt au sud-est, tantôt au nord d'Arras que les Allemands ne pourront jamais prendre, mais qu'ils écraseront du feu de leurs batteries qui forment un demi-cercle autour de la ville.

A la fin d'octobre, le colonel Sousselier a pris le commandement du régiment ; sous sa direction, nous construirons pendant des mois, parallèles et boyaux, réseaux de fils de fer et abris légers, tels qu'on les faisait alors. L'hivernage commence et il faut indiquer sommairement ce que fut cet hiver 1914-1915 dans cette région argileuse, au sol imperméable à nos retranchements drainant et conservant toute l'eau de pluie.

La ville d'Arras située sur la Scarpe est dans la plaine, mais elle est entourée d'un cercle de hauteurs : hauteur de Notre-Dame-de-Lorette, Falaise de Vimy beaucoup plus proche, pour ne citer que les plus connues et les plus justement célèbres. Par malheur, la partie des plateaux à l'ouest de la ville qui était en notre pouvoir était tellement argileuse que pendant des relèves nocturnes des hommes restèrent parfois enlisés, comme à Verdun, plus tard. Sur le plateau, la situation était pire que dans la plaine, la lutte contre l'eau et la boue y était plus dure. Cette imperméabilité du sol aurait permis la construction d'abris-cavernes secs, mais pendant ce premier hiver de guerre, où tous les efforts étaient dirigés en vue des attaques du printemps, l'on ne travaillait en galerie que pour faire des mines, dont l'explosion, vu la densité des premières lignes à cette époque, englutissait parfois des sections entières.

Cette terrible lutte de mines était localisée au nord-ouest d'Arras, dans les environs de la route de Lille, axe des attaques magnifiques de la 45^e division qui permirent de donner un peu d'air à la ville aux 3/4 encerclée avant les attaques. En février 1915, la 19^e division jusqu'alors placée au sud-est, face à Blaireville, face à Ransart, face à Monchy-aux-Bois, dans un secteur beaucoup plus calme et où l'éloignement relatif de l'ennemi avait permis l'établissement d'épais rideaux de fils de fer, relève la 45^e division dans ce rude secteur, où les ruines d'Écuries et de Roclincourt témoignent de l'âpreté de la lutte.

Lorsque du cul-de-sac d'Arras l'on veut prendre la route de Lille, il faut d'abord monter sur le plateau. Là, ceux qui sont audacieux et qui, bravant les 210 allemands, osent sortir du boyau latéral à la route, sont payés du danger qu'ils courent. La route n'est pas en corniche; c'est une route de crête, mais elle est située tellement à l'extrémité du plateau que de cette route le regard plonge sur toutes les organisations allemandes au nord et au nord-est d'Arras. Au pied de cette route, on voit le vallon qui conduit du faubourg, relativement intact de Saint-Nicolas, aux ruines désolées de Roclincourt, vallon dont les échos répercutent les miaulements rageurs des 75 ; plus loin, l'on voit la falaise de Vimy et le clocher de Thélus, bornant l'horizon, qui nous cachent l'immense plaine de Douai. Suivons cette route dont la plupart des arbres sont fauchés et ici nous ne rencontrerons que quelques châssis d'autos calcinés jusqu'à la barricade de la route de Lille. Le rôle de cette barricade est de mettre à

l'abri de la balle du fusil celui qui veut passer du boyau d'Écuries, à gauche de la route, à celui de Roclincourt à droite. A partir de la barricade, la route de Lille est impraticable le jour, parce que les Allemands vous y tirent en lapin ; la nuit, parce que les balles perdues y sifflent tellement nombreuses que le danger est encore pire que le jour. Si l'on veut continuer vers les premières lignes, il faut de toute nécessité se replonger dans l'eau souvent jusqu'aux genoux et prendre soit le prolongement du boyau de la route de Lille qui prend le nom sinistre, mais bien évocateur de « boyau fantôme », soit le chemin creux parallèle à la route de Lille et à mi-pente du plateau, quelques centaines de mètres plus à droite.

On arrive ainsi aux premières lignes et ce qui est la même chose aux entonnoirs de la route de Lille et du chemin creux. Ces entonnoirs presque jointifs ont été occupés par nous, sitôt que l'explosion de la mine les a enfantés ; à coup de sacs de terre, on les a organisés. Leurs parapets, les parapets des boyaux qui les joignent sont remplis de cadavres et il est fréquent qu'un membre humain émerge. La chaussure permet souvent de reconnaître la nationalité, selon qu'on voit le fer à cheval du talon de la demi-botte ou les clous du brodequin napolitain, on en conclut que c'est un ennemi ou un des nôtres.

Mais si l'on veut se rendre compte de ce qu'il y a au delà des parapets, il faut de toute nécessité avoir recours au périscope dont la glace sera souvent brisée entre vos mains, comme pour vous démontrer l'utilité de cette précaution. Grâce à lui, vous verrez le parapet allemand où s'entassent les capotes bleues françaises, et dans l'interligne, un rang de « joyeux » couchés, alignés devant l'ancienne troisième ligne de tranchées allemandes, qu'ils n'ont pas pu prendre après avoir enlevé les deux premières.

" Tranchées des cadavres " est le nom donné par les nôtres à cette tranchée sinistre.

Au milieu d'avril, nous quittons ce terrible coin de la route de Lille, pour aller prendre devant Chantecler notre place d'assaut des jours de mai qui vont suivre.

Chantecler, ouest d'Arras (mai 1915).

Le 48^e avait retrouvé sa jeunesse, son enthousiasme et son allure des premiers combats de Belgique et le 9 mai 1915, sous le grand soleil, c'était un régiment superbe, dont 2 bataillons, le 1^{er} et le 3^e surgirent des parallèles de départ pour l'assaut de Chantecler.

Comme celles des retranchements de la Sambre, la position était formidable ; des mitrailleuses dissimulées au ras du sol et que notre artillerie n'avait pas détruites, fauchèrent nos lignes d'assaut qui ne purent atteindre les tranchées allemandes.

Nos pertes furent très lourdes : 23 officiers et plus de mille hommes, parmi les meilleurs et les plus braves.

Des régiments d'autres corps d'armée avaient été plus heureux et, au nord-ouest d'Arras, une belle avance avait été réalisée sur l'ennemi par le 33^e corps d'armée.

Le 48^e n'avait eu, de la victoire française du 9 mai, que l'honneur impérisable d'une tâche rude et sanglante.

On aurait pu croire son moral atteint par cet échec ; or, le 16 juin, il était placé en soutien du 71^e qui renouvelait l'attaque dans ce secteur où le bombardement, depuis le 9 mai, avait été chaque jour plus violent.

Le Labyrinthe, 9 kilomètres d'Arras (juillet 1915).

Puis, après un court repos de quelques jours, le 48^e passe au Labyrinthe, un secteur de rudes soldats encore, où il faut mordre l'Allemand sans relâche pour l'empêcher lui-même de nous sauter à la gorge.

Le régiment passe là dix jours que ceux d'alors n'ont pas oubliés ; veillant et travaillant sous un bombardement incessant, combattant à la grenade et au fusil dans un sol empesté de

cadavres décomposés, d'amis et d'ennemis ; sa ténacité ne s'est pas démentie un seul instant pendant ces sévères journées. Les pertes causées aux Allemands furent telles que ces derniers baptisèrent les soldats du 10^e corps du titre de " *Bouchers du Labyrinthe* ".

A la suite de cette affaire ont été promus :

Chevalier de la Légion d'honneur.

M. DE SALLES DE HYS, capitaine au 48^e R.I.

M. CAILLE, capitaine au 48^e R.I.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Le capitaine HÉMERY, du 48^e R.I.

Le 5 octobre, a fait preuve du plus grand sang-froid en maintenant jusqu'au dernier moment ses mitrailleuses dans les tranchées, avait déjà été blessé au combat à Le Sourd.

L'adjudant MONNIER (Joseph), du 48^e R.I.

N'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve d'une bravoure remarquable. Le 5 octobre, notamment, alors que tous les chefs étaient tombés, a pris le commandement de la compagnie qu'il a dirigée avec beaucoup de calme et de sang-froid. Grièvement blessé le 26 avril 1915 en encourageant ses hommes au cours d'un violent bombardement de tranchées.

ARGONNE

(12 AOÛT 1915 — JANVIER 1916)

Au moment où le corps d'armée retiré de l'Artois se réorganisait et prenait un repos bien mérité aux environs d'Amiens, l'armée du kronprinz cherchait en Argonne à réaliser une grosse progression pour atteindre et couper la voie ferrée Châlons - Sainte-Menehould - Verdun, afin de faire tomber par encerclement cette dernière ville sans avoir à l'attaquer directement.

Le commandement français veut opposer à l'héritier du trône, qui cherche à tous prix le succès, des troupes solides et tenaces, et le 10^e corps d'armée est envoyé à Sainte-Menehould. Et, dès le 12 août, le 48^e monte aux positions de la cote 285 et de la Fille Morte, où le commandant Sierp, du 1^{er} bataillon, est blessé quelques jours plus tard.

Si l'hiver la forêt est sinistre, et si dans la mauvaise saison nous fûmes presque aussi malheureux dans les boues de l'Argonne que dans celles de l'Artois, du moins à notre arrivée, ce pays magnifique avait toute sa splendeur de l'été.

Le régiment se trouvait dans un des plus beaux endroits dans le cadre même de l'intrigue du roman de la " Châtelaine ", dans un endroit que les descriptions d' André Theuriet avait fait connaître avant la guerre, je veux dire dans cette partie de la vallée de la Biesme, comprise entre le Four de Paris et La Harazée.

Mais ces deux noms évoquent, en 1915, une gloire dépassant de beaucoup une réputation littéraire. Le gros village de La Harazée et le hameau du Four de Paris étaient en

ruines et au nord, sur toute la zone de la ligne de combat, les chênes centenaires étaient abattus et les tranchées, en prenant ce mot non plus au sens forestier mais au sens militaire, étaient habitées par des héros qui n'étaient pas des héros de roman.

Malgré l'accumulation des désastres, malgré la destruction complète des rares lieux habités que baigne son cours, la vallée de la Biesme gardait son aspect riant. Cette coupure profonde de l'Argonne, large de quelques centaines de mètres, forme un véritable oasis de verdure et de prés, une tache claire, alors que les coteaux aux pentes abruptes qui bordent cette vallée à droite et à gauche ont des teintes très sombres, parce qu'ils sont uniformément couverts d'arbres, de chênes notamment. Le long de la Biesme, la belle route bordée d'arbres, qui faisait communiquer les Islettes et la Chalade à la Harazée présentait un intérêt militaire capital, car c'était la route de nos ravitaillements.

D'une manière générale, on peut dire que sur le plateau de la Placardelle, c'est-à-dire sur la rive gauche de la Biesme, se trouvaient toutes les positions d'artillerie et que sur la droite se trouvaient toutes nos positions d'infanterie. Malheureusement, cette bande de terrain où était accrochée notre infanterie était sans profondeur et les Allemands l'avaient mordue à leurs attaques de juillet. Un succès marqué de leur part nous rejetant de l'autre côté de la Biesme, non seulement les rapprocherait de leur objectif, la voie ferrée de Verdun, mais leur donnerait des vues par la vallée de la Biesme sur tous les arrières du corps d'armée de droite : le 5^e corps qui tenait Vauquois.

Ceci explique pourquoi les Allemands veulent se rendre maîtres des têtes des ravins perpendiculaires à la Biesme, ravins par lesquels ils espèrent arriver rapidement à la vallée. C'est dans un de ces ravins, le ravin de la Houyette, au nord de La Harazée, que la violente attaque allemande du 8 septembre viendra se heurter aux tranchées du 48^e R.I.

Malgré l'effort de l'ennemi, appuyé par des moyens matériels considérables et inusités, le 48^e n'a pas fléchi ; il a été en partie écrasé sur place, sans que ses unités songent à plier un seul instant. Un exemple de sa fermeté réside dans ce fait que, de ses mitrailleuses, 7 pièces sur 8 ont été écrasées par le bombardement ou prises par l'ennemi, après la mise hors de combat de presque tous les servants.

L'adjudant Henry, combattant lui-même à la grenade, est tué sur ses pièces qui avaient tiré jusqu'au dernier moment. La section dont il revint un seul homme sur onze, obtint pour cette opiniâtre défense, une citation à l'Ordre du Corps d'armée.

Le régiment avait perdu dans cette dure journée 15 officiers et 772 hommes mais l'Allemand avait échoué devant lui ; il n'avait pu prendre que quelques tranchées et n'avait pas atteint son premier objectif : la vallée de la Biesme.

Après cette journée, il fallut travailler sans arrêt pour rendre le secteur inviolable et, de fait, ce secteur était devenu imprenable, lorsqu'en janvier 1916, le 48^e le quitta pour passer en réserve.

Dans ce secteur d'Argonne, le 48^e avait encore perdu le commandant Vrinat, du 3^e bataillon, tué d'une balle en reconnaissant la première ligne.

Citation collective obtenue à la suite de celle affa1re.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

La 1^{ère} Section de la Compagnie de Mitrailleuses du 48^e R.I., sous le commandement de l'adjudant HENRY, avec le caporal CONGAR et le soldat LE GUELLEC.

Après avoir subi un bombardement d'une extrême violence, a tiré trois mille cartouches sur l'attaque d'infanterie ennemie, qu'elle a enrayée, et a eu 10 tués ou blessés sur 11 combattants à la tranchée.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

M. LOTTE (Jules-Suliac), capitaine de réserve au 48^e.

Dégagé de toute obligation militaire, a repris du service pour la durée de la guerre. A donné le 8 septembre 1915 un bel exemple d'énergie et de sang-froid, contribuant par sa ferme attitude à enrayer l'attaque ennemie et à permettre à son régiment de remplir sa mission. Blessé au cours de l'action. (Croix de guerre avec palme.)

M. BURLLOT (Jean-Louis-Désiré), sous-lieutenant au 48^e R.I.

S'est conduit très énergiquement au combat du 8 septembre 1915. Blessé grièvement à la jambe au début de l'action, est resté à son poste de combat en y maintenant ses hommes et a été blessé successivement de trois balles. (Croix de guerre avec palme.)

BOURDON (Henri), adjudant au 48^e R.I.

Très brave, a donné un bel exemple d'énergie le 8 septembre 1915 ; ayant l'épaule traversée par une balle, a refusé de quitter le combat avant la fin de l'action en s'utilisant de son mieux avec son bras valide pour le transport des pétards et des cartouches, permettant ainsi aux défenseurs du réduit de prolonger leur résistance et d'arrêter la progression ennemie de ce côté. N'est parti qu'après l'action et seulement sur l'ordre formel de son commandant de compagnie. (Croix de guerre avec palme.)

A la suite de cette affaire ont été promus :

Officier de la Légion d'honneur.

M. SOUSSELIER, colonel.

Chevalier de la Légion d'honneur.

M. LOTTE, capitaine.

M. DE SOYER (Paul), chef de bataillon.

Ont obtenu la Médaille militaire :

BOURDON (Henri), adjudant.

OLLIVIER (Claude), soldat.

VERDUN

(MARS 1916 – 30 AOÛT 1916)

Le 20 février, l'ennemi lançait sur Verdun la formidable attaque qu'il croyait invincible.

Le 48^e fut appelé dans le secteur du Mont des Allieux, puis d'Avocourt ; il y resta jusqu'à la fin d'avril, travaillant sans relâche, veillant et combattant.

Avocourt.

Le colonel Sousselier a été nommé au commandement de la 37^e brigade, en remplacement du colonel Largeau, tué à l'ennemi, et le lieutenant-colonel de Reynies prend, le 3 avril, le commandement du régiment.

Le 6 avril, un détachement composé de la 8^e compagnie, d'une section de bombardiers, de travailleurs de la 11^e compagnie, de deux sections de mitrailleuses, du 88^e R.I., reçut mission d'attaquer le Bois carré d'Avocourt, en liaison avec le 59^e d'infanterie.

La 8^e compagnie, avec la section de bombardiers, attaqua avec une vigueur remarquable, enleva un poste solide, et s'accrocha à la lisière du bois et au boyau de l'ouvrage des Rieux, d'où les contre-attaques violentes de l'ennemi ne purent la déloger, malgré les fortes pertes qu'elle avait éprouvées.

Une citation à l'Ordre de l'Armée fut décernée à la 8^e compagnie et à la section de bombardiers pour leur brillante conduite du 6 avril.

Chattancourt.

A la fin de mai 1916, les Allemands avaient fait un nouvel effort près de Verdun, en enlevant le bois des Corbeaux et le village de Cumières.

Le 48^e fut appelé à la droite du 71^e, sur un terrain sans organisation entre Chattancourt et Cumières, des pentes est du Mort-Homme à la Meuse ; il opposa à l'ennemi son infranchissable barrière.

Pendant cinq jours, du 1^{er} au 5 juin, le canon lourd allemand s'acharna sur ses lignes, causant 110 pertes au seul 3^e bataillon, mais toutes les reconnaissances ennemies furent repoussées et les tranchées hâtivement construites restèrent inviolables.

Presque tout le mois de juin se passa dans ce rude secteur; les hommes ne quittaient le fusil et la grenade que pour prendre la pioche et le fil de fer des réseaux.

Le Mort-Homme.

Les derniers jours de juin nous trouvent au Mort-Homme et le 2 juillet, dans un élan superbe, la 11^e compagnie s'élance sur un ouvrage fortifié de l'ennemi, en ramène une mitrailleuse intacte et 23 prisonniers, détruit sur place une autre mitrailleuse sous casemate et tue une quarantaine d'Allemands.

La vigueur et la rapidité de ce coup de main ont été telles que la 11^e compagnie, toute entière, rentra dans nos lignes, sans perdre un seul homme et avec trois blessés légers seulement.

Une citation à l'Ordre de l'Armée récompense cet exploit.

Thiaumont.

A peine un court repos aux premières journées d'août. Le 8 août, la 19^e division remonte en ligne sur la rive droite de la Meuse, cette fois.

L'ennemi a fait un gros effort sur Fleury et l'ouvrage de Thiaumont; le 71^e l'a repoussé, le 8.

Le 11 août, le 48^e est en ligne et le 1^{er} et le 3^e bataillons chargés d'attaquer.

L'ennemi occupe l'abri bétonné 118 et la crête de l'ouvrage de Thiaumont, d'où il tire à mitrailleuses sur tout ce qui se montre.

L'attaque est déclenchée quand même ; les 2^e et 3^e compagnies et un peloton de la 1^{ère} compagnie de mitrailleuses progressent à gauche d'une centaine de mètres, malgré les fortes pertes en hommes et en officiers ; sur 5 officiers, 3 sont tués et 1 blessé grièvement et le 3^e bataillon perd ce jour-là plus de 200 hommes.

Le terrain si chèrement payé est conservé.

A droite, devant l'abri 118, les 10^e compagnies et deux sections de mitrailleuses ont aussi progressé vaillamment, mais leur avance est également arrêtée au bout d'une centaine de mètres et le terrain conservé.

Le commandant Legrand qui commande le 3^e bataillon depuis le 8 juin est blessé mortellement ; le lieutenant Copen qui commandait la 11^e compagnie et l'avait si habilement dirigée le 2 juillet au Mort-Homme est tué sur l'abri des mitrailleuses ennemies et les pertes en hommes sont encore sévères.

Le 18 août, nouvelle attaque vigoureusement menée par la 7^e compagnie ; elle atteint l'abri bétonné 118, y capture, avec l'aide d'une patrouille de la 5^e compagnie, 27 Allemands et 2 mitrailleuses, s'établit et se maintient au delà de l'abri.

Une citation à l'Ordre de la Brigade est décernée à la 7^e compagnie pour sa bravoure et son énergie pendant cette attaque.

Le lendemain 19 août, la 6^e compagnie renouvelle l'attaque qu'elle a déjà appuyée la veille et progresse quelque peu, malgré les rafales de mitrailleuses.

Nous devons finir le mois d'août sur ce champ de bataille âpre et bouleversé, où les deux artilleries n'arrêtaient pas de déverser des tonnes de projectiles, où les agents de liaison ne retrouvaient plus le soir la piste du matin que le bombardement avait effacée.

Relevé le 20 août, le régiment remontait en ligne le 24.

Le 28 août, la 9^e et la 10^e compagnies attaquaient encore ; une vingtaine de prisonniers et une avance d'une centaine de mètres vinrent prouver que leurs efforts n'avaient pas été vains.

La 5^e et la 6^e compagnies devaient attaquer à droite, mais devant des mitrailleuses non détruites, leurs premières vagues ne purent progresser et trois chefs de section sur quatre, des premières vagues, furent tués ou blessés.

Le capitaine Dilasser, commandant la 9^e compagnie, avait été tué à la tête de sa compagnie.

La 9^e et la 10^e compagnies furent citées à l'Ordre de la Brigade, en récompense des qualités de ténacité et de vigueur qu'elles avaient déployées pendant ces dures journées.

Le 30 août, le régiment allait prendre, loin du canon, un repos bien gagné.

Citations collectives obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE LA BRIGADE

La 7^e Compagnie du 48^e Régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant ABRIBAT.

A brillamment emporté d'assaut un solide et important point d'appui ennemi, le 18 août 1916. S'y est maintenu malgré de lourdes pertes et a ramené dans nos lignes de nombreux prisonniers.

La 8^e Compagnie du 48^e Régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant MÉNARD.

A l'attaque du 6 avril 1916, sous le commandement du lieutenant MÉNARD, s'est jetée sur l'ennemi et d'un premier élan a atteint presque complètement son objectif. Assaillie par un adversaire très supérieur en nombre, a fait tête dans un violent corps à corps et, malgré les pertes des trois quarts de son effectif, a maintenu en partie sa conquête, faisant subir à l'ennemi de lourdes pertes et ramenant des prisonniers.

La 9^e Compagnie du 48^e Régiment d'infanterie, sous le commandement du capitaine DILASSER et du sous-lieutenant MONTAUSIER.

Le 28 août, après un long séjour dans un secteur très rude, malgré les intempéries, les pertes par le feu, les privations de toutes sortes, s'est bravement lancée à l'assaut avec un entrain et une vigueur qui ont fait l'admiration de tous. A atteint son objectif en partie, subissant des pertes sensibles et voyant son capitaine glorieusement tomber à sa tête.

La 10^e Compagnie du 48^e Régiment d'infanterie, sous le commandement du capitaine COCHOIS.

A l'attaque du 28 août 1916, s'est élancée avec un entrain et une crânerie remarquables. Arrêtée par un feu violent de mitrailleuses, a persévéré toute la nuit pour atteindre le mieux possible son objectif, malgré les intempéries et les difficultés inouïes du terrain. Quelques jours avant, s'était distinguée au même endroit au cours d'une rude attaque.

La 11^e Compagnie du 48^e Régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant COPEN.

Sous les ordres du lieutenant COPEN, a exécuté un coup de main avec un entrain, une telle bravoure et une telle précision qu'en quelques minutes les tranchées ont été atteintes et nettoyées, l'ennemi laissant sur le terrain une cinquantaine de morts et entre nos mains 23 prisonniers et 2 mitrailleuses.

La Section de Bombardiers-Grenadiers du 48^e Régiment d'infanterie, sous le commandement du sous-lieutenant LABROUSSE.

Partie en tête d'une colonne, est parvenue d'un premier élan jusqu'à la deuxième tranchée allemande. Accablée par un ennemi très supérieur en nombre, a lutté dans un violent corps à corps, perdant la moitié de son effectif, mais restant maîtresse quand même d'une partie du terrain conquis.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

Le sous-lieutenant RIO (Henri-Jules-Marie), du 48^e R.I.

A brillamment enlevé sa section à l'assaut des positions allemandes. Encerclé avec 14 de ses hommes, est sorti avec 3 d'entre eux des mains de l'ennemi après une lutte acharnée et a continué à assurer, dans des circonstances particulièrement difficiles, la liaison avec le régiment voisin.

MONTHUY (Paul), caporal à la 4^e compagnie.

Chef d'une patrouille de 4 hommes, a prouvé son audace et son habileté en attaquant un poste de 7 Allemands, tuant 2 d'entre eux et ramenant les 5 autres prisonniers. Blessé deux fois au cours de la campagne.

PAL.LAS (Edmond), caporal à la 10^e compagnie.

Au moment de partir à l'attaque, a été atteint d'une balle au bras. Montrant sa blessure à ses hommes, il s'écria : " Il me le paiera cher, celui-là ". S'élançant ensuite en tête de son escouade, il tombait glorieusement peu après à quelques mètres d'un abri de mitrailleuses ennemies.

ROUGELIN (François), soldat à la 10^e compagnie.

Soldat d'élite. Au cours d'une rude attaque, tous les gradés étant tombés, a pris le commandement d'un groupe de tirailleurs, l'a porté en avant et l'a maintenu dans une position très difficile sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses.

PAGNON (Eugène), soldat à la 10^e compagnie.

Blessé avant l'attaque, a tenu à l'honneur de rester à sa place. A entraîné ses camarades à l'assaut et enrayé une contre-attaque ennemie en tuant deux Allemands. Volontaire pour toutes les missions périlleuses.

A la suite de cette affaire furent promus

Chevaliers de la Légion d'honneur.

MM. ABRIBAT (Alphonse), lieutenant à la 7^e compagnie.

COPEN (Joseph), lieutenant à la 11^e compagnie.

VIALE (Victor), sous-lieutenant à la 10^e compagnie_

Ont obtenu la Médaille militaire :

Le sergent GRÉGORI (François), de la 10^e compagnie.

Le caporal SAELENS (Georges), de la 11^e compagnie.

Le caporal MONTHUY (Paul), de la 4^e compagnie.

Le soldat TITRE (Henri), de la 10^e compagnie.

Le soldat CLAPIER (Urbain), de la 3^e compagnie.

Furent cités à l'Ordre de l'Armée:

Le chef de bataillon DE SOYER (Paul), commandant le 2^e bataillon.

L'adjudant PASTOL (Jean-Bapiste), de la 11^e compagnie.

Le caporal LUGUER (René), de la 8^e compagnie.

CHAMPAGNE

(8 SEPTEMBRE 1916 — 18 JANVIER 1917)

Dès le 9 septembre, le 48^e est envoyé en Champagne devant Saint-Hilaire-le-Grand, à l'est d'Auberive.

Le secteur est calme et le régiment y répare peu à peu les pertes de l'été. Il travaille aussi, l'instruction est intensive, le tir et l'entraînement à la grenade se pratiquent jusqu'aux tranchées !

Le colonel de Reynies étant appelé à la tête d'un groupe de bataillons de chasseurs, le lieutenant-colonel Moineville est nommé au commandement du régiment, le 1^{er} octobre 1916.

Le 16 novembre, la 2^e compagnie fait un coup de main rapide, énergiquement mené, mais auquel l'Allemand a jugé plus prudent de se dérober.

Le 26 novembre, après deux jours de bombardement violent, l'ennemi lance, à la tombée de la nuit, une violente attaque d'infanterie sur le saillant tenu par la 11^e compagnie. Il est vivement repoussé : il laisse dans nos lignes quelques cadavres, 15 caisses d'explosifs destinés à faire sauter nos abris ; il abandonne des armes et des grenades et subit de fortes pertes en refluant dans ses lignes ; deux lacets de jalonnement de boyaux qu'il a déroulés en partant de ses tranchées inscrivent sur le sol les objectifs qu'ils s'étaient proposés.

La 11^e compagnie fut citée à l'Ordre de la Brigade pour ce nouveau fait d'armes.

Camp de Mailly.

Le 48^e acheva l'année 1916 en Champagne et y vit encore s'ouvrir l'année 1917.

Puis, du 18 janvier au 15 février, il séjourna au Camp de Mailly, oit la 19e division se prépara aux efforts de 1917.

Le 15 février, départ du Camp de Mailly et marches 'vers le Nord; nous montons vers la Somme, nous marchons presque tous les jours.

Citation collective obtenue à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE LA BRIGADE

La 11^e Compagnie du 48^e Régiment d'infanterie.

Soumise à un violent bombardement de deux jours par torpilles et obus de gros calibre et à une vigoureuse attaque d'infanterie ennemie le 26 novembre 1916, a contre-attaqué immédiatement à travers le terrain bouleversé. A repris tous ses postes par un vif combat à la grenade. A réorganisé le saillant confié à sa garde et n'a été relevée que le lendemain soir, ayant perdu à la contre-attaque le 6^e de son effectif.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de celte affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

LEGREUX (René), sous-lieutenant mitrailleur à la 3^e C.M.

Officier brave et plein d'entrain. Le 26 novembre 1916, ayant eu sa section décimée par le tir de barrage précédant l'attaque ennemie, atteint lui-même de deux blessures, est resté à son poste, a appelé à lui le personnel nécessaire d'un poste voisin, a conservé sa position et n'a consenti à se faire panser qu'à la fin du combat.

MENGUI (Auguste), sergent à la 11^e compagnie.

Excellent sous-officier. Le 26 novembre, après un bombardement de deux jours, a enlevé sa troupe avec une rare énergie. A repris de haute lutte deux petits postes dont l'ennemi s'était emparés.

SUR LA SOMME

(17 MARS 1917 — 20 MARS 1917)

La Retraite allemande.

Le 6 février, le lieutenant-colonel Huet du Rotois est nommé au commandement du régiment, en remplacement du lieutenant-colonel Moineville, rappelé au commandement d'un régiment de cavalerie.

Nous devons attaquer à l'est de Roye. L'ennemi n'attend pas l'attaque et se replie, vers Saint-Quentin, le 17 mars.

Vigoureusement poursuivi, il entasse devant nous les destructions et les ruines.

Le 19 mars, la 2^e compagnie, sans souci du bombardement violent, traverse le pont du canal à Boverchy ; un de ses officiers, le sous-lieutenant Astruc, y est mortellement blessé, plusieurs hommes tirés ou blessés.

Les ponts sautés et les routes coupées par la mine sont bien destructions de guerre, mais à ces actes militaires, l'Allemand ajoute des destructions inutiles et cyniques. Il a brûlé des maisons, uniquement pour anéantir la trace de ses vols, scié des arbres fruitiers en plein champ ou en espalier, détruit des instruments agricoles.

Le 19 mars, le 1^{er} bataillon du 48^e entre dans Ham, où il est accueilli avec le plus vif enthousiasme par la population (extrait d'un bulletin de renseignements de l'Armée). C'est la première troupe française que voient les habitants depuis les trente mois de l'occupation ennemie.

Le 1^{er} bataillon pousse ses avant-postes jusqu'au delà d'Aubigny, sur la route de Saint-Quentin, au nord de Ham et les 3 bataillons s'établissent sur cette ligne. Le 20 mars, le 10^e corps d'armée est relevé et ramené vers le sud.

Les longues marches recommencent et, le 11 avril, le 48^e repasse par le champ de bataille de la Roquetterie de septembre 1914. Plus loin, ce n'est pas sans émotion que les rares anciens de cette époque, rendent les honneurs en défilant pour la deuxième fois depuis la guerre, à trente mois de distance, devant l'Aigle de bronze du monument de Champaubert.

MORONVILLERS (25 AVRIL -- 73 MAI 1917)

Le Mont-Cornillet.

Le 15 avril, une grande bataille commençait sur Craonne; puis le massif de Moronvillers s'illuminait à son tour.

Le 48^e y fut dirigé et le 25 avril, le 3^e bataillon prenait place sur les pentes ouest du Mont-Cornillet.

La 10^e compagnie et deux sections de la 3^e compagnie de mitrailleuses coopérèrent le 30 avril à une attaque du 71^e d'infanterie, dirigée sur les pentes nord-ouest du Mont-Cornillet.

Le 1^{er} et le 2^e bataillons reprîrent l'attaque du 71^e, le 4 mai. La 9^e compagnie avait pris la place de la 10^e et prolongeait la ligne d'assaut vers la gauche.

Les compagnies d'attaque des trois bataillons sortîrent d'un élan superbe, mais une formidable contre-attaque ennemie, sortie d'un tunnel non détruit par l'artillerie, empêcha la progression sur les pentes nord. La 9^e compagnie, sur les pentes ouest, réussit à s'emparer de la partie sud de l'ouvrage 142 et y brisa pendant huit jours, jusqu'à la relève du régiment, le 13 mai, toutes les attaques furieuses de l'ennemi.

La 11^e et la 10^e compagnies du bataillon de soutien jetées spontanément au devant de l'ennemi l'arrêtèrent net et lui interdîrent toute progression dans nos lignes.

Le commandant Champel avait été mortellement blessé en tête des vagues d'assaut de son 1^{er} bataillon.

Le régiment avait montré une fois de plus l'inébranlable et l'active fermeté, qui, en septembre 1842, en Algérie, faisait dire de lui au général Fabvier : « Le 48^e est un bloc de granit intelligent ».

Les Éparges.

Après quelques semaines de repos et d'instruction, sous les ordres du lieutenant-colonel Vannières, qui a pris le commandement du 48^e, le 2 juin, le régiment reprit les travaux.

Le 1^{er} juillet, il passait au secteur des Éparges.

L'explosion de mines allemandes, accompagnées d'un fort bombardement le 17 juillet, devant le 1^{er} bataillon, et le 16 août, devant le 3^e bataillon ne firent pas sortir le 48^e de son calme impassible.

Le 22 août 1917, jour anniversaire de ses premiers combats, le 48^e quittait le secteur des Épargés pour être mis au repos dans la région de Bar-le-Duc.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

BOUGUEN (Hervé-Emmanuel), soldat à la C.M.1.

Grièvement blessé à l'attaque du 4 mai 1917, après avoir montré beaucoup de bravoure, a fait preuve d'une énergie remarquable en se traînant jusqu'aux tranchées françaises après cinq jours passés dans un trou d'obus, sans secours, en avant des lignes.

AUBRY (Jules), adjudant-chef à la 9^e compagnie.

Le 4 mai 1917, a entraîné vigoureusement sa section à l'assaut d'un ouvrage solidement défendu et dans lequel il a pénétré malgré l'énergique résistance de l'ennemi. A fait immédiatement organiser la position conquise d'une façon judicieuse et a maintenu tous ses hommes sur les emplacements. A assuré personnellement la liaison avec la section voisine en traversant un large espace découvert malgré les tirs violents des mitrailleuses ennemies, donnant à tous le plus bel exemple de courage.

A la suite de cette affaire a obtenu la Médaille militaire :

Le soldat BOUGUEN (Hervé), de la C. M. 1. du 48^e R.I.

Ont été cités à l'Ordre de l'Armée:

Le lieutenant CONGAR (Thomas), commandant la C. M. 1. du 48^e R.I.

L'adjudant PANHALEUX (Joseph), du 270^e R.I.

COTE 344

(10 SEPTEMBRE — 1^{er} OCTOBRE)

Mais le canon tonnait violemment au nord de Verdun et sa grande voix allait bientôt appeler le 48^e sur les hauteurs de la cote 344 récemment arrachée aux Allemands.

Le 9 septembre 1917, les Allemands avaient fait une première tentative pour reprendre ces hauteurs. Le régiment est précipitamment alerté et embarqué dans des autos. Le soir, il débarque à Glorieux et va caserner à la Citadelle de Verdun.

Dans la nuit du 10 au 11, il est porté en réserve à la côte du Poivre. La nuit suivante, il prend les premières lignes à la cote 344. Le régiment devait rester sur cette position, si disputée, jusqu'à la nuit du 29 au 30 septembre. L'ennemi ne s'était pas résigné à la perte de cette colline, d'où il avait dominé Verdun; il voulait la reprendre et il préparait avec méthode la grosse attaque qu'il devait lancer dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre.

Ce n'est pas nous qui reçûmes cette attaque, mais nous en subîmes toute la préparation. La lutte d'artillerie fut sévère. Bien que les Allemands disposaient dans le bois des Caures

d'excellents observateurs terrestres, ils nous faisaient survoler par des avions en nombre inusité, qui bien souvent nous attaquaient à la mitrailleuse.

On peut difficilement s'imaginer ce que furent ces 18 jours sur ce terrain de Verdun, où les trous d'obus sont toujours remplis d'eau, où l'odeur cadavérique se mêlait à celle de l'ypérite, où les rares abris allemands que nos canons n'avaient pas défoncés avaient leurs entrées mal orientées, repérées et atteintes très fréquemment par les coups directs de l'artillerie ennemi.

Comme toujours, le 48^e donna l'exemple de sa ténacité dans la défensive. Une de ses unités, la 1^{re} compagnie, eut également l'occasion de montrer un bel esprit offensif.

Le 18 septembre, le 70^e R.I. (régiment de droite), fit une attaque à objectif limité, qui visait à occuper la totalité de la tranchée de Trèves dont nous avons conquis la partie ouest, mais dont les Allemands avaient conservé la partie est. Le bataillon fut chargé de flanc-garder à gauche l'opération avec toutes ses mitrailleuses et la majeure partie de son infanterie et de fournir une compagnie d'assaut.

Ce fut la 1^{re} compagnie (capitaine Moreau) qui fut désignée. Cette compagnie partit d'un élan magnifique en se collant au barrage roulant. Une mitrailleuse allemande entre en action, mais un groupe de grenadiers, commandés par le caporal Debray, tue les servants et s'empare de la pièce. A peine installée dans la tranchée de Trèves, la 1^{re} compagnie est soumise à un violent bombardement par explosifs et asphyxiants. Les pertes en hommes et surtout en cadres sont fortes : le capitaine Moreau s'évanouit intoxiqué, les sous-lieutenants Jandet et Felbach sont blessés, l'adjudant Tréluyer est mortellement atteint.

La compagnie aurait vraisemblablement pu maintenir ses positions, malgré la violence de la contre-attaque et l'anéantissement de la section Tréluyer, si les vagues d'assaut du régiment de droite n'avaient été forcées de refluer sur leur parallèle de départ. Découverte sur son flanc droit, la 1^{re} est forcée de se replier à son tour. Les hommes rapportent le corps de leur capitaine évanoui et le caporal Debray rapporte la mitrailleuse lourde qu'il a capturée au début de l'attaque.

Les pertes du 1^{er} bataillon se montaient à 10 hommes de troupe tués, 68 blessés et 17 disparus. La proportion d'officiers grièvement blessés était forte : 2 capitaines, 1 lieutenant et 2 sous-lieutenants.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Le sous-lieutenant BOURDON, de la 3^e compagnie du 48^e R.I.

Chargé d'exécuter le 25 octobre 1917, avec sa compagnie, un coup de main, s'est employé sans compter et durant plusieurs nuits à la préparation de cette opération. Par l'audace, le sang-froid et la vigueur que son ascendant et son exemple ont inspirés à ses subordonnés, a obtenu un très beau résultat.

Le soldat JAOUEN (Jean), de la 2^e C.M.

Mortellement blessé à son poste de veilleur le 24 septembre 1917, a succombé en prononçant ces paroles : " Je meurs content, j'ai fait mon devoir ! "

LES HAUTS DE MEUSE

(8 OCTOBRE 1917 — 13 MARS 1918)

Après cette période si dure, le régiment profite d'un court repos et se réorganise en hâte du 1^{er} au 8 octobre, puis il prend un secteur sur les Hauts de Meuse, secteur tout proche de celui que nous avions déjà tenu en juillet et août aux Éparges.

Il importe d'esquisser à grands traits la physionomie de ce secteur qui s'étend du village des Éparges au bois des Chevaliers, où la 19^e division fera un séjour de plus de cinq mois, en y multipliant les travaux et les coups de main. Nous ne sommes plus, comme deux mois auparavant, dans cette partie de la Woëvre, d'où nous pouvions voir les taubes s'envoler de leur champ d'aviation de Mars-la-Tour, d'où même nous apercevions dans le lointain les hauteurs qui entourent Metz. Nous sommes dans la partie des Hauts de Meuse où les Allemands ont pris pied en 1914, lorsqu'ils ont réussi à créer la hernie de Saint-Mihiel et d'où ils ne seront chassés qu'en 1918, par le renouvellement victorieux cette fois des efforts de 1915, aux deux ailes : les Éparges et le bois de Mortmare.

Dans ce pays de collines et de plateaux boisés, coupés de ravins aux pentes abruptes et également boisées, les vues sont limitées aux premières lignes ennemies qui sont dénudées comme les nôtres et à l'interligne par une artillerie de tranchées, de part et d'autre, très active. La densité d'occupation des premières parallèles est très faible; beaucoup de ces parallèles et de boyaux s'ont abandonnés, obstrués de chevaux de frise et de réseaux de fils de fer barbelé.

Dans ce pays difficile où le bois mort craque sous les pas, les patrouilles et les coups de main sont malaisés. Sans préparation, l'on n'arrive pas à aborder la ligne allemande ; avec préparation, l'on risque de ne pas surprendre l'ennemi qui, ayant perçu nos projets, a fait le vide devant notre attaque.

La 3^e compagnie du 48^e, malgré ces difficultés, parvint à réussir le 2 octobre le nettoyage d'un saillant allemand. Trois détachements d'assaut étaient prévus; ils profitèrent de la nuit qui était exceptionnellement noire et d'une bourrasque de pluie et de vent pour ramper jusqu'au parapet ennemi.

Au premier coup de canon de l'engagement, nos hommes sautent dans les retranchements ennemis. Des trois détachements d'assaut, deux tombent dans des tranchées abandonnées, mais le troisième peut enlever tout un groupe de combat qui attendait la relève. Cinq Allemands de la compagnie relevée furent ainsi cueillis sac au dos ; un sixième de la compagnie montante, fut capturé également. En regard des pertes allemandes : plusieurs tués et ces six prisonniers, nous n'avions que deux blessés, le lieutenant Suberbie-Cousy et un soldat. La même compagnie, la 3^e, réussissait quelques jours plus tard, dans la nuit du 2 au 3 novembre, à capturer une patrouille allemande de trois hommes.

Le 29 novembre, le lieutenant Guillou, commandant la 9^e compagnie, qui devait tomber glorieusement sept mois plus tard, tente un nouveau coup de main à la pointe du jour; il atteint la ligne de soutien, mais n'y trouve personne, l'ennemi s'étant dérobé devant notre attaque.

La 9^e compagnie devait, quelques mois plus tard, grâce à la vigilance de ses guetteurs, faire échouer une opération ennemie de grande envergure, ayant pour objectif la crête du bois Bouchot, et dont le succès nous aurait certainement anéanti tout un bataillon. Cette crête du bois Bouchot était périodiquement soumise à des tirs de destruction dont la fréquence voulue dissimulait la gravité, en créant à la longue chez nous une sorte d'habitude.

Le 2 mars, en plein jour, Heu leutnant Lehrmann, du 14^e Sturmbataillon, pense que la violence d'un de ses tirs va faire terroriser tous les Français et qu'il peut impunément aller étudier à son aise le terrain où son unité doit opérer. Il se fait accompagner de trois hommes et approche de nos lignes, d'où un brave guetteur de la 9^e, que l'intensité du bombardement ne détourne pas de sa surveillance le met en joue et l'abat d'une balle en plein coeur. La nuit, la 9^e

ramène dans ses lignes et identifie le cadavre de cet officier d'un corps d'assaut. Un plan trouvé sur ce corps nous permet, à défaut d'ordres d'attaque, de deviner approximativement ce que les dits ordres d'attaque doivent contenir.

Le commandement ainsi prévenu et averti ordonne la concentration de presque toute notre artillerie et de la majeure partie de nos mitrailleuses sur le Bouchot.

Trois jours après, le 5 mars, avant le lever du jour, l'ennemi engage le Bouchot par un tir effroyable. Mais, presque en même temps, la contre-préparation française se déclenche à son tour, non moins effroyable; nos sections de mitrailleuses crépitent. Les Allemands seuls pourront nous dire si leurs vagues d'assaut ont essayé de sortir ce matin-là.

Le 13 mars, le régiment quitté le secteur de Ranzières, où il n'avait pas seulement veillé et combattu tout l'hiver, comme nous venons de le voir, mais où il avait aussi durement travaillé, créant des abris-cavernes qui ont été précieux plus tard pour les troupes coloniales et américaines chargées de réduire la hernie de Saint-Mihiel. Le régiment est mis au repos dans la région de Mussey, où il s'entraîne en vue des gros efforts qui vont lui être demandés : les attaques du printemps sont proches.

Dans la seconde quinzaine de ce mois de mars 1918, nous entrons dans la phase ultime de la guerre. Les Allemands ont enfoncé la droite de l'Armée anglaise ; il s'agit de boucher sans retard le trou énorme qui s'agrandit entre nos Alliés et nous. Toutes les troupes disponibles françaises font en arrière du front un inimaginable mouvement de rocade de l'est vers l'ouest. En camions automobiles, le régiment est transporté d'abord à Biseul-sur-Ay, près d'Épernay ; puis à Montmacq, au nord de Choisy-au-Bac, où nous arrivons le 1^{er} avril.

ENTRE L' AISNE ET L' AILETTE

(1^{er} AVRIL – 18 JUILLET 1918)

Le régiment, se rendant à Montmacq, avait franchi l'Aisne le 1^{er} avril ; il ne devait franchir cette rivière en sens inverse que trois mois et demi plus tard, le 15 juillet, pour se rendre dans la forêt de Villers-Cotterêts et participer à la contre-offensive du 18. Pendant plus d'un trimestre, le régiment devait donc rester, en combattant sans répit, dans la région comprise entre Aisne, Oise et Ailette.

Cette région est constituée par un plateau beaucoup plus élevé que les rivières qui l'entourent et qui finit brusquement sur ces trois vallées par des pentes si abruptes qu'on peut presque les comparer à des falaises boisées. Seuls quelques ravins profondément encaissés rompent la monotonie du paysage; la trouée de Chevillescourt, véritable col entre les vallées de l'Aisne et de l'Ailette, coupe ce plateau en deux ; à l'est, le plateau de Nouvron-Vingré, prolongement occidental du Chemin-des-Dames ; à l'ouest, le plateau de la ferme Quennevières. Rien de plus sinistre que ces plateaux où la bataille avait été telle, de 1914 à 1917, que végétations et habitations avaient complètement disparu là où était passée la ligne de combat. C'est ainsi que les emplacements des célèbres fermes de Quennevières et de Saint-Victor ne pouvaient être retrouvés facilement que grâce aux écriteaux commémoratifs placés par le Ministère de la Guerre après le recul allemand du printemps 1917 et parce que les trous d'obus et de bombes y étaient jointifs. Au nord des tranchées abandonnées par les Allemands en 1917, cet aspect désertique disparaissait rapidement, malgré les destructions systématiques de ces vandales qui avaient, entre autres choses, scié tous les arbres fruitiers.

Lorsqu'on descend du plateau, soit dans la vallée de l'Oise, soit dans celle de l'Ailette, on tombe dans des régions basses marécageuses ; à la place des grosses fermes du plateau, l'on trouve de très gros villages, jadis riches, peuplés, à ce moment inhabités, déjà fort démolis.

Le régiment ne devait rester que quelques jours à Montmacq ; une nouvelle attaque allemande se produisit un peu plus à l'est dans la région d'Oulchy-le-Château. Le 5 avril, le 48^e R.I., marchant au canon, va cantonner dans la région de Nampcel.

Dans la nuit du 6 au 7, par la pluie qui tombe à verse, dans une obscurité qui ne permet de voir que les éclatements des projectiles, le régiment se porte en toute hâte sur les bords du canal de l'Ailette pour en interdire le franchissement aux Allemands victorieux au nord.

Le régiment s'acquitte assez facilement de cette tâche, et si les pertes sont relativement peu considérables, la situation est bien pénible. Nous avons vu plus haut que les bords de l'Ailette et de l'Oise sont marécageux. Donc impossible de s'enterrer, alors que la lutte d'artillerie est très vive de part et d'autre. Impossible de terrasser autrement qu'en superstructure. Tout est à faire, car nous sommes dans des secondes positions anglaises peu organisées et l'on n'est séparé de l'ennemi que par la largeur du canal. Quand le canal est en remblai, les digues constituent un abri au moins pour la première ligne, mais ce canal est généralement en déblai jusqu'au niveau du sol. Un canal, ce n'est pas large pour la balle de fusil ou de mitrailleuse, dont on risque d'être perpétuellement victime, forcé que l'on est de passer à découvert sur ses bords. Et c'est un obstacle terrible quand il faut le franchir pour aller cueillir des prisonniers et aller déjouer sur l'autre rive les préparatifs d'attaque de l'ennemi ! C'est ce que firent deux détachements commandés par les lieutenants Felbach et Nogues qui réussirent un tour de force, le 10 mai. Neuf prisonniers furent ramenés dans nos lignes. Les uns, interrogés, firent connaître au commandement que l'attaque qu'on sentait proche, ne paraissait pas nous menacer directement.

Quelques jours avant, le 4 mai, le lieutenant-colonel Vannière avait été blessé grièvement près de son P.C. de Saint-Paul-aux-Bois. Forcé d'abandonner le régiment qu'il commandait depuis 11 mois, il pouvait être fier de l'esprit combatif qu'il y avait développé, concurremment au goût du travail de terrassement. Son secteur de Saint-Paul-aux-Bois avait été mis par lui en état de pouvoir supporter une attaque frontale qui ne se produisit pas.

Le lieutenant-colonel Imbert, son successeur, prend le commandement le 20 mai, précisément lorsque la période à la fois la plus pénible et la plus glorieuse pour le régiment va s'ouvrir, dans les conditions les plus tragiques.

Notre séjour sur l'Ailette ne devait pas se prolonger, conséquence indirecte de la formidable attaque qui devait rendre aux Allemands le Chemin-des-Darnes et les porter jusqu'à Château-Thierry. La 19^e division et le 48^e, bien qu'ils fussent prêts, ne devaient pas supporter directement le choc principal. Mais, placés à une des charnières de la porte que l'ennemi avait enfoncée, nous devons être entraînés dans la pénible retraite qui plus à droite ressemblait à une déroute.

Pendant les journées des 29, 30 et 31 mai, et 2 juin, les trois bataillons combattent sans arrêt, de nuit comme de jour, mélangés à des éléments du 246^e d'infanterie et de la 2^e D.C.P., renforcée par des canonniers de tranchées et des sapeurs du génie qui se battent au mousqueton. La ligne craque de tous les côtés; d'autres troupes se replient soit à droite, soit à gauche, créant dans la ligne des vides qui ne peuvent être bouchés, faute de troupes disponibles et par lesquels les Allemands progressent. Mais le 48^e, malgré des menaces d'encerclement complet, ne se retire que lorsque le commandement lui en donne l'ordre par écrit. Alors seulement, il rompt le combat, tantôt de nuit, ce qui est relativement facile, mais bien souvent en plein jour, en face d'un ennemi entreprenant, grisé par le succès et bien soutenu par son artillerie, alors que la nôtre se tait, parce qu'il faut à tout prix sauver les canons en les rapprochant en toute hâte de l'Aisne.

Au cours des cinq derniers jours de combat, nos reculs successifs, pied à pied, nous mènent de l'Ailette sur les bords septentrionaux du plateau, puis au milieu de ce plateau, dans nos anciennes positions stabilisées de 1914 à 1917. Même en un point, les Allemands mordant sur nos positions, s'emparant du village d'Hautebraye et de la croupe boisée au nord de ce

village, atteignent le bord méridional, ce qui leur donne un observatoire splendide dans l'intérieur de nos positions et sur la vallée de l'Aisne.

Le 3 juin, au matin, le recul est arrêté, et, malgré les inconvénients graves résultant de la perte d'Hautebraye, nous avons tous la sensation qu'on est sur une position défendable et surtout qu'à droite et à gauche les troupes amies tiennent cette fois solidement.

D'autre part, nos artilleurs ont réoccupé leurs anciennes positions de batterie, les coffres pleins à côté des pièces, l'heure de la revanche va sonner. L'Allemand, pour continuer ses attaques, est forcé de se montrer sur le plateau de la ferme Saint-Victor, où nos mitrailleuses épient ses moindres mouvements.

Quand il marche, nos mitrailleuses le fauchent ; quand il profite des trous d'un terrain élastique pour se terrer, nos 75 et nos 155 le prennent à partie.

Son offensive est brisée. Puis nos contre-attaques partielles, précédant notre contre-offensive générale du 18 juillet, ne tardent pas à se déclencher.

Dès le 7 juin, le village d'Hautebraye est repris. La 7^e compagnie du 48^e a participé à l'opération; elle a fait à elle seule 17 prisonniers, dont 3 officiers et 5 sous-officiers.

Le 17 juin.

Cette opération de détail, si brillante fut-elle, laissait à l'ennemi ses deux observatoires sur la vallée de l'Aisne : la ferme Saint-Victor, son ancien observatoire de 1914 à 1917, et la croupe boisée, au nord d'Hautebraye, qui lui donnaient depuis le 2 juin des vues encore meilleures.

Une attaque fut décidée pour reprendre ces deux observatoires. Cette attaque fut déclenchée par le 48^e le 17 juin, au petit jour. Le 1^{er} bataillon parvint très rapidement à son objectif : la ferme Saint-Victor et repoussa, malgré des pertes assez sévères, les contre-attaques que l'ennemi multiplia sur ce point, en profitant du terrain très bouleversé qui lui permettait l'infiltration jusqu'à distance des pétards. Le 3^e bataillon atteignait un peu plus difficilement son objectif, la crête au nord d'Hautebraye, car la profondeur de son attaque était plus considérable. Le 2^e bataillon, lui, progressait sans difficulté dans la trouée de Chevillescourt, assurant la continuité de notre nouvelle ligne, depuis les positions conquises jusqu'aux parallèles inchangées du régiment de droite.

Trois officiers d'infanterie étaient tués : le lieutenant Guillou, commandant la 9^e compagnie ; le lieutenant Sénéchal, commandant la 2^e et le sous-lieutenant Bermond. Le sous-lieutenant Henrot, officier d'artillerie, de liaison auprès du colonel, était tué également. 19 hommes de troupe étaient tués, 88 blessés et 1 disparu. Mais nos pertes étaient payées.

Les Allemands avaient perdu leurs vues sur la vallée de l'Aisne; nous avons non seulement repris toutes nos tranchées de 1917, mais c'était nous, à notre tour, par une interversion des rôles qui mordions sur les anciennes positions allemandes, puisque nous avons enlevé de haute lutte la ferme de Saint-Victor que nous n'avions jamais pu arracher à l'ennemi, avant son recul volontaire du printemps précédent.

La citation du 48^e à l'Ordre de la X^e Armée, à la date du 14 juillet 1918, vient récompenser les efforts du régiment. Le libellé de cette citation montre bien l'importance des résultats obtenus et maintenus :

« Au cours des opérations qui se sont déroulées du 10 mai au 15 juin 1918, s'est brillamment comporté et a affirmé continuellement son ascendant sur l'ennemi. Le 17 juin, sous les ordres du lieutenant-colonel Imbert, a couronné cette série de succès, eu enlevant les positions allemandes sur un front de 1.200 mètres et une profondeur de 800. A exécuté cette attaque d'un seul élan, capturant 4 officiers, 380 hommes et 22 mitrailleuses. A maintenu le terrain conquis, malgré plusieurs violentes contre-attaques et sous un bombardement intense de tous calibres ».

Le 3 juillet.

Non content d'avoir ravi à l'ennemi ses observatoires sur la vallée de l'Aisne, le commandement voulut s'assurer la possession de tout le plateau situé à l'ouest d'Autrêches. Le 3 juillet, au matin, la 55^e D.I. réussit à notre gauche une attaque qui lui valut plus de 400 prisonniers. Immédiatement, l'Armée décide d'élargir le succès et monte pour le soir même une nouvelle attaque. Sur trois bataillons qui doivent y participer, le 48^e en fournit deux. Le 3^e bataillon est aux avant-postes et est indisponible. Le colonel fait donc monter dans les parallèles de départ le 1^{er} bataillon qui se trouvait à une heure de marche dans la ligne de résistance principale et le 2^e bataillon qui était à Attichy, en réserve, à l'arrière et à trois heures de marche. Les troupes d'assaut sont mises en place en plein jour. A 19 h. 15, elles s'élançèrent à l'attaque, collant au barrage, avec une ardeur qui frise la témérité. A 19 h. 55, la fusée signal convenue pour indiquer la réussite de l'opération est lancée sur le front du 1^{er} bataillon. A ce moment, l'on voit renouer vers nos lignes de départ, de nombreuses colonnes de prisonniers, dont l'une ne compte pas moins de 60 hommes. A 20 h. 30, tous les objectifs sont atteints ; les compagnies commencent à travailler activement à retourner les organisations conquises.

Le succès était complet et nos pertes étaient légères : 7 hommes de troupe tués, 3 officiers et 65 hommes de troupe blessés. Et le régiment avait pris non seulement plus de 400 prisonniers, mais encore un important butin, comprenant notamment 4 gros minenwerfers, une douzaine de lance-bombes plus petits et 25 mitrailleuses. Au P C. du commandant allemand, à défaut du major parvenu à s'éclipser à temps, nous trouvâmes son cuisinier et, ce qui était plus important, tous ses papiers, plans et photographies. A peine nos hommes étaient-ils installés dans le K.T.K., qu'ils eurent l'agréable surprise d'y voir entrer ingénument le vaguemestre allemand surchargé de lettres et de paquets. Sa distribution fut faite plus vite et autrement qu'il s'y attendait, car il n'eut pas à rechercher les destinataires. Les lettres seules furent adressées aux états-majors compétents. Ce qui était plus substantiel fut consommé sur place.

La 19^e D.I. s'était révélée depuis plus de trois mois, où elle n'avait pas cessé d'être en contact avec l'ennemi, une troupe tellement supérieure qu'il était impossible de la laisser sur le front de la X^e Armée, dans un secteur autre que celui où allait se dérouler la formidable contre-offensive du 18 juillet. Aussi, dans la nuit du 14 au 15, le régiment est relevé et passe-t-il au sud de l'Aisne, puisque c'est de là que nos troupes, massées en secret à l'ombre de la forêt de Villers-Cotterêts, doivent s'élaner pour, dans une ruée victorieuse, briser à tout jamais la force allemande.

Citation collective obtenue à la suite (le celte affaire.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF,
A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COMMANDANT LE G. A. R.

Les unités ci-après seront citées à l'Ordre de la X^e Armée, pour les motifs suivants :

19^e Division d'Infanterie.

48^e Régiment d'Infanterie.

Au cours des opérations qui se sont déroulées du 10 mai au 15 juin 1918, s'est brillamment comporté et a affirmé continuellement son ascendant sur l'ennemi. Le 17 juin, sous les ordres du lieutenant-colonel IMBERT, a couronné cette série de succès, en enlevant les positions allemandes sur un front de 1.200 mètres et une profondeur de 800. A exécuté

cette attaque d'un seul élan, capturant 4 officiers, 380 hommes et 22 mitrailleuses ; a maintenu le terrain conquis malgré plusieurs violentes contre-attaques et sous un bombardement intense de tous calibres.

Le Général commandant en chef,

PÉTAIN.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

M. CHEVALIER (A-M-II.), lieutenant au 48^e R.I.

Officier vigoureux, énergique et brave. Commande avec distinction sa compagnie qu'il a brillamment menée à l'assaut des retranchements ennemis le 9 mai. Blessé à 30 mètres des lignes allemandes, s'est échappé la nuit, en échangeant des coups de revolver avec une patrouille allemande. Déjà blessé le 22 août.

L'adjudant-chef DION (Pierre), du 48^e R.I.

Patrouilleur audacieux, d'une bravoure et d'une énergie à toute épreuve, s'est avancé contre les retranchements ennemis au pas, sabre au fourreau, cigarette aux lèvres ; s'est élancé sur le parapet et y a combattu à coups de pétards et de grenades jusqu'à ce qu'il tombe glorieusement.

MUCHENBLED (Alphonse- Jean), caporal à la 7^e compagnie.

Chargé du nettoyage d'un groupe de maisons dans un village que sa compagnie venait d'enlever, a fait preuve d'énergie et d'une belle bravoure en forçant à se rendre un groupe d'Allemands qui résistaient encore. Seul avec un de ses hommes, a réussi à capturer 3 officiers, 2 sous-officiers et 11 soldats.

LE STRAT (Joseph), caporal à la 1^{re} compagnie.

Excellent gradé d'une grande bravoure. A l'attaque du ... a capturé une mitrailleuse ennemie dont il a tué à la grenade les trois servants qui refusaient de se rendre ; a aussitôt retourné cette mitrailleuse sur les Allemands qui fuyaient et leur a causé des pertes sensibles.

BIANNIC (Jean-François-Marie), soldat à la 1^{re} compagnie.

Médaillé pour avoir par deux fois, les 22 et 29 août 1914, sauvé deux officiers blessés tombés sur le champ de bataille ; a renouvelé encore une troisième fois cette prouesse le 9 mai 1915, son capitaine étant tombé blessé dans les fils de fer ennemis, lui a créé un abri avec son outil et, quoique blessé lui-même deux fois à la cuisse, l'a ramené après 12 heures et à la nuit dans les lignes françaises. Exemple admirable de courage et de dévouement.

A la suite de celle affaire furent promus :

Officier de la Légion d'honneur.

M. QUONIAM, chef de bataillon.

Chevaliers de la Légion d'honneur.

MM. DENOLLE, capitaine.

QUÉVET (Eugène), capitaine adjoint du colonel.

STUTTGIE (Théodore), capitaine adjudant-major du 2^e bataillon.
BRÉBANT (Théophile), capitaine commandant la 1^{re} compagnie.
CONGAR (Thomas), capitaine commandant la 1^{re} C.M.
NOGUÈS (Lucien), lieutenant à la 3^e compagnie.
LABROUSSE (Jean-Baptiste), lieutenant commandant la 5^e compagnie.
DENIEL (Henri), lieutenant à la 7^e compagnie.
RIO (Henri), lieutenant à la 2^e compagnie.
CHEVALIER, lieutenant au 48^e R.I.
FELBACH (Émile), sous-lieutenant à la 5^e compagnie.

Ont obtenu la Médaille militaire :

AUBRY (Jules), adjudant-chef à la 9^e compagnie.
CORBIC (Louis), adjudant à la 1^{re} C.M.
LE ROUX (Guillaume), sergent à la 1^{re} compagnie.
LE SCOLAN (Jean-Baptiste), sergent à la 1^{re} C.M.
PENNEC (Auguste), sergent à la 2^e compagnie.
SAINT-LÉGER (Louis), sergent à la 3^e compagnie.
OUVRARD (Lucien), sergent à la 7^e compagnie.
GUÉGEN (Gabriel), soldat à la 1^{re} compagnie.
MM. GOBERT (Gaston), soldat à la 1^{re} C.M.
TOUDIC (Louis), soldat à la 5^e compagnie.
PILLEMENT (Laurent), soldat à la 5^e compagnie.
POIRIER (Jean-Marie), soldat à la 6^e compagnie.
LE DENVEN (Jean-Marie), soldat à la 7^e compagnie.
GIARD (Ferdinand), soldat à la 7^e compagnie.
LE DEZ (Pierre-Marie), soldat à la 8^e compagnie.
EVEN (Jean-Baptiste), soldat à la 11^e compagnie.
JAFFRE (G.-F.-M.), soldat ordonnance.

Ont été cités à l'Ordre de l'Armée:

MM. CAILLE (André), chef de bataillon au 1^{er} bataillon.
RÉGNIER (Etienne), chef de bataillon au 2^e bataillon.
CAMOSSO (Dominique), capitaine commandant le 3^e bataillon.
OLLIVIER (Émile), capitaine commandant la 6^e compagnie.
THÉBAUT (Jules), capitaine commandant la 11^e compagnie.
TORQUART DE LA COULERIE, capitaine.
MAHÉ (Charles), capitaine.
RIO (Henri), lieutenant commandant la 2^e compagnie.
GUILLOU (Joseph), lieutenant commandant la 9^e compagnie.
GRANGÉ (Hubert), lieutenant commandant la (?) compagnie.
CHAPUIS (Fernand), sous-lieutenant à la 2^e compagnie.
MÉNARD (Malo), sous-lieutenant à la 7^e compagnie.
DONGUY (Paul), sous-lieutenant à la 9^e compagnie.
LE BORGNE (Pierre), sous-lieutenant à la 11^e compagnie.
TOURTOIS (Fernand), sous-lieutenant à la 11^e compagnie.
HENRION (Marcel), sous-lieutenant.
BERMOND (Paul), sous-lieutenant,
DION (Pierre), adjudant-chef.

GUITTON (Fleuri), adjudant.
LEGRAVEREND (Paul), sergent-major à la 5^e compagnie.
KERDILÈS (Jean-Pierre), sergent.
HAMON (Albert), sergent à la 1^e compagnie.
HAMON (Yves), sergent à la 1^e compagnie.
LEROUX (Guillaume), sergent à la 1^e compagnie.
LAROUR (Pierre), sergent à la 2^e compagnie.
LENESLE (Joseph), sergent à la 5^e compagnie.
ROUSSELOT (Pierre), caporal-fourrier à la 5^e compagnie.
RICHARD (Yves), caporal-brancardier à la C.M. 1.
DURODEZ (François), caporal à la C.M. 1.
LE STRAT (Joseph), caporal à la 1^{re} compagnie.
MUCHENBLED (Alphonse), caporal à la 7^e compagnie.
TIMBERT (Raymond), caporal à la 7^e compagnie.
BIANNIC (Jean), soldat à la 1^{re} compagnie.
RONXIN (Joseph), soldat à la C.M. 1.
THÉLLIER (Pierre), soldat à la 2^e compagnie.
PHILIPPE (Michel), soldat à la 3^e compagnie.
ABGUILLERM (François), soldat à la 5^e compagnie.
ROLLAND (Léon), soldat à la 5^e compagnie.
SALAUM (Pierre), soldat à la 6^e compagnie.
TANGUY (Jean), soldat à la 6^e compagnie.
RIVOALLAN (Jean-Marie), soldat à la 6^e compagnie.

LA CONTRE-OFFENSIVE DE LONGPONT À LA VESLE (18 JUILLET 1918 — 4 AOÛT 1918)

Au début de la contre-offensive, le régiment est en réserve. Après avoir vu, le 18, se déclencher l'attaque, après avoir vu toute cette journée les Américains ramener leurs prisonniers vers l'arrière, le 48^e, pendant les dures journées des 19, 20, 21 et 22, subit, sans être engagé, des pertes sévères qui se montent à 69 tués, dont le capitaine Congar, parti à la mobilisation comme sergent vagemestre, qui avait mérité et son grade et sa croix d'honneur, en faisant preuve constamment de toutes les qualités militaires, si rarement réunies chez le même homme ; 343 blessés, dont le chef de corps, le lieutenant-colonel Imbert qui refuse de se laisser évacuer, sans compter de nombreux disparus, pauvres coureurs ou agents de liaison tombés sans témoin, et dont le corps caché dans les blés n'a pas été retrouvé.

Les pertes en cadres étaient également fortes : 2 capitaines et 7 lieutenants ou sous-lieutenants. Elles n'empêchèrent pourtant pas deux bataillons, le 1^{er} et le 2^e, de prendre une part tout à fait brillante à une attaque exécutée le 23 juillet par la 1^{re} D.I.

Le 23 juillet.

Pour décrire le champ de bataille du 23 juillet, qui ne comprend pour ainsi dire aucun nivellement, il importe de commencer par la planimétrie. Deux routes se croisent à angle droit sur ce champ de bataille. L'une est la grand'route bordée d'arbres, qui va de Soissons à Château-Thierry, voie précieuse pour les Allemands avant le 18 juillet, tant qu'elle n'était pas placée sous le feu de nos canons. L'autre perpendiculaire est la route du Plessier-Helleu à Grand-Rozoy, dont le clocher dans ce pays plat, se voit à plusieurs kilomètres à la ronde.

La première de ces routes est parallèle à la ligne de bataille, la seconde, par conséquent, est parallèle à l'axe, de toutes les attaques qui, journellement, soit au nord, soit au sud, sont multipliées sur tout le front de la X^e armée. Auprès de l'intersection des deux routes se trouve une maisonnette qui marque la station d'une voie ferrée d'intérêt local. Au nord et à moins de un kilomètre de la route du Grand-Rozoy, le gros bois du Plessier-Huleu, des deux côtés de la route de Soissons à Château-Thierry, organisé défensivement par les Allemands contre lequel toutes les attaques directes ont échoué les jours précédents.

La 1^{re} division avait ordre en partant du Plessier-Huleu et de la région au-dessus de ce village qui, ayant été pris et repris plusieurs fois, était finalement resté entre nos mains, de marcher sur le Grand-Rozoy, son objectif normal, en restant au sud de la route du Grand-Rozoy pour éviter la proximité du bois du Plessier, jugé point de départ possible de contre-attaques puissantes. Cette division avait un objectif intermédiaire tout indiqué, la route de Soissons à Château-Thierry et la clarté du récit exige de dire tout de suite que cet objectif intermédiaire ne sera pas dépassé, sauf par quelques chars intervenant trop tardivement et qui feront cavaliers seuls.

Le 1^{er} bataillon du 48^e reçoit la tâche formidable et complexe de flanc-garder l'opération depuis le Plessier-Huleu, base de départ, jusqu'à la route de Château-Thierry, objectif intermédiaire et en même temps de constituer la gauche de l'attaque. Évidemment, des moyens matériels puissants étaient promis à ce bataillon qui devait disposer de 15 tanks, soit toute une compagnie de chars légers, dont le capitaine devait accompagner le commandant du bataillon.

Le plan d'engagement du chef de bataillon prévoyait le déploiement d'une seule compagnie (1^{re} compagnie, commandée par le capitaine Bréban), sur un front énorme pour se relier à la première division, avec des intervalles fatalement exagérés, mais dans lesquels les chars devaient s'encaster. Une autre compagnie (3^e compagnie, commandée par le sous-lieutenant Aurégan qui devait être intoxiqué mortellement quelques jours plus tard), devait faire des échelons défensifs en arrière et à gauche de la 1^{re} compagnie ; une section de chars légers était en réserve et pouvait aider cette compagnie. La dernière compagnie (2^e compagnie) était en réserve. L'objectif intermédiaire atteint, le bataillon devait faire une conversion à gauche pour aller s'établir en flanc-garde fixe, face au bois du Plessier, pendant que la division et les chars libérés contourneraient leur attaque sur l'objectif normal. Le 2^e bataillon devait être bataillon réserve de la 1^{re} division jusqu'à la route de Château-Thierry à Soissons ; puis, au delà de cette route, remplacer le 1^{er} bataillon dans son rôle de flanc-garde pour finalement jouer un rôle analogue et symétrique par rapport à cette route, face à l'extrémité est du bois du Plessier.

Les choses se passèrent bien différemment. L'ennemi, averti de l'imminence de l'attaque, vraisemblablement par le bruit des moteurs des tanks, se livra à une contre-préparation telle qu'aucun de ces derniers ne put arriver à l'heure H. Le capitaine de la compagnie est blessé et évacué et le commandant du bataillon, ignorant son évacuation, l'attend en vain avec impatience. Malgré l'absence des chars annoncés, malgré les pertes causées par une contre-préparation tellement violente que les coups de notre propre barrage roulant se distinguaient à peine, les 1^{re} et 2^e compagnies partent superbement à l'heure fixée sous une grêle de halles de mitrailleuses. Seule la 2^e compagnie, qui a perdu avant l'attaque ses officiers et ses sous-officiers, reste sur place sans saisir le moment où elle doit quitter son emplacement de réserve pour intervenir à son tour.

La 1^{re} compagnie arrive jusqu'à la route de Château-Thierry, capturant plus de 50 prisonniers, soit le long du chemin, soit à la station de chemin de fer qui fixait l'extrême limite de sa progression en ligne droite. La conversion à gauche que la compagnie devait faire alors est impossible, parce qu'on est accroché à l'ennemi, qui tue le lieutenant Gaillac presque à bout portant et parce que la ligne de combat se stabilise à droite. La 1^{re} division ne peut pas

continuer au delà de son objectif intermédiaire, malgré l'arrivée tardive de quelques chars. La 1^{re} compagnie, survolée à très faible hauteur par un avion allemand, l'abat à coups de fusil. Le pilote est tué et le capitaine observateur est blessé et capturé.

La 3^e compagnie, elle, grâce à sa position en échelon débordant à gauche en arrière de la 1^{re} n'est pas accrochée par l'ennemi et peut parvenir à son emplacement assigné de flanc-garde. Elle remplit pendant toute la journée la seconde des deux missions qui avaient été confiées à son bataillon. La C.M. 1, commandée par le sous-lieutenant Le Caro, aide d'ailleurs puissamment cette compagnie en tirant par dessus elle, profitant habilement de la position de la 3^e compagnie en contrebas dans le seul ravin de ce pays plat, ravin situé entre le bois du Plessier et la route du Grand-Rozoy.

Le 2^e bataillon, lui, ne devait pas initialement se mêler aux vagues d'assaut qu'il devait suivre jusqu'à la route de Château-Thierry, son rôle ne commençant qu'au-delà de cette route qui ne fut pas dépassée, ainsi que nous l'avons déjà dit et redit. Son rôle réel ne fut pas celui qui avait été prévu; il n'en fut d'ailleurs que plus important.

Le 2^e bataillon, en effet, n'hésita pas à s'engager en première ligne, à la droite du 1^{er} et à la gauche du 201^e R. L; et sans cette intervention spontanée, les contre-attaques ennemies eussent réussi et nous n'aurions pas gardé le terrain conquis. En effet, le 201^e R.I., dont les effectifs aussi faibles que les nôtres n'étaient plus en rapport avec son front d'attaque, s'était resserré sur sa droite et le vide entre le 48^e et lui nous eut été fatal, s'il n'avait pas été comblé par cette entrée en ligne opportune.

Au 2^e bataillon, et tout spécialement au lieutenant Libouban qui avait remplacé le capitaine Ollivier, tué à la tête de la 6^e compagnie, revient l'honneur d'avoir brisé les contre-attaques.

Cette journée du 3 juillet coûtait aux deux bataillons qui avaient si vaillamment et si utilement secondé la 1^e division : 31 tués, dont 3 officiers (capitaine Olivier, capitaine Thébaut, sous-lieutenant Gaillac), 146 blessés, dont 5 officiers et 13 disparus. Il faut remarquer que ces pertes atteignaient deux bataillons, dont les effectifs étaient déjà si anémiés avant l'attaque qu'à eux deux, ils ne représentaient pas la valeur d'un seul bataillon.

Du lendemain de cette attaque jusqu'au 1^{er} août, le régiment reste soit au sud-ouest, soit à l'ouest, mais toujours à proximité du bois du Plessier. Il y est en butte aux explosifs et à l'ypérite de l'artillerie allemande qui vide ses coffres avec précipitation et rage avant d'amener ses avant-trains.

Le 2 août, la poursuite commence. Le régiment n'a plus que deux bataillons à très faible effectif, car le 1^{er}, le plus éprouvé, doit être regardé comme inexistant, puisqu'il ne comprend plus que 32 hommes de troupe sans un seul officier. Le 3^e bataillon en tête, le 48^e talonne l'ennemi qui se retire en direction de la Vesle, abandonnant d'importants dépôts. Nous lui faisons quelques prisonniers.

Par Contremains, Droizy, Muret, Croules, nous abordons le plateau qui domine la Vesle. Bientôt cette position importante est en notre pouvoir et nos éléments avancés bordent la rivière près de Vasseny.

Extrait des Citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite (de cette affaire).

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

OLLIVIER (Émile-Léon-Marie-joseph, capitaine commandant la 6^e compagnie.

A brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue, a rapidement atteint son objectif, capturant 130 prisonniers, 4 mineras et 9 mitrailleuses.

LANGUILLE (Alexandre), sergent à la C.M. 2.

A pris en pleine bataille le commandement de sa compagnie, privée de ses officiers, l'a entraînée avec brio à l'assaut des positions. A assuré la possession et l'organisation du terrain conquis et brisé par deux fois les contre-attaques ennemies.

ROLLAND (Rémy-Gérard), soldat à la 6^e compagnie.

Vient de donner, le 23 juillet 1918, une nouvelle preuve de son énergie et de sa décision en prenant en plein combat, et dans des conditions difficiles, le commandement d'une section privée de son chef, l'entraînant à l'assaut des positions allemandes et conservant le terrain conquis, malgré deux contre-attaques ennemies.

Ont été cités à la suite de cette affaire :

Le capitaine OLLIVIER (Émile), de la 6^e compagnie.

Le sous-lieutenant Garnier (Georges), de la 6^e compagnie.

Le sergent HERGOAT (Guillaume), de la C.M. 1.

Le sergent LANGUILLE (Alexandre), de la C.M. 2.

Les soldats CARRER (Jean) et ROLLAND (Georges), de la 6^e compagnie.

LA VESLE

Le 4 août, un nouvel effort est demandé au 48^e. Il s'agit de franchir la Vesle, d'occuper la ferme Lagrange et de continuer le mouvement en direction de l'Aisne. Avant le jour, le génie prépare les passerelles et les troupes prennent les emplacements de départ. A 3 h. 15, les passerelles étant prêtes et lancées, le 2^e bataillon, commandé par le capitaine adjudant-major Stuttgié, traverse la rivière et atteint d'un seul élan la ferme Lagrange, y capturant deux mitrailleuses et de nombreux prisonniers.

L'ennemi déclenche alors sur les passerelles et sur le bataillon tête de pont un feu tel que toute liaison devient impossible. Vers 6 heures, une explosion plus formidable se fait entendre : la ferme Lagrange vient de sauter soit par la suite d'une mine à retardement, soit plus simplement, parce qu'un obus a fait exploser tout un dépôt de munitions.

Le capitaine Stuttgié et le lieutenant Labrousse qui, tous deux, avaient reçu la Croix d'honneur, le 26 juillet, dans le village même du Plessier-Huleu, trouvèrent une mort glorieuse, mais affreuse, par ensevelissement ou asphyxie. Le lieutenant Maubert, les sous-lieutenants Libouban, Bonnaure, Lurdy et 17 agents de liaison eurent le même sort tragique. Un seul officier, le sous-lieutenant Garnier, est resté pour commander le bataillon et, néanmoins, malgré tout, le terrain conquis est conservé. Le soir venu, à tous les degrés de la hiérarchie, personne ne voulait croire que le 48^e avait pu se maintenir au nord de la Vesle. Et pourtant, le commandement dut, avec joie, se rendre à l'évidence et ordonner immédiatement la relève. Dans la nuit du 4 au 5, le 48^e passait avec orgueil aux unités relevantes une ligne de trous individuels, passant par la lisière sud de la ferme Lagrange, en liaison sur ce point avec le 70^e R.I. et s'appuyant à droite de la Vesle.

Extraits des citations individuelles les plus marquantes obtenues à la suite de cette affaire.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

GÉRARD (Maurice-Henri-Jules) sergent à la 7^e compagnie.

LE Cohl (Joseph-Marie), soldat à la 7^e compagnie.

Soldat remarquable par son courage et son sang-froid. Le 4 août 1918, a traversé par trois fois un terrain complètement battu, par les mitrailleuses, pour porter secours à des camarades enfouis sous les décombres d'une ferme. A réussi à en sauver deux et, bien que blessé lui-même, les a portés sur son dos jusqu'au poste de secours.

BAVENCOFFE (Émile-Joseph-Marie), soldat à la 6^e compagnie.

Agent de liaison d'une réelle bravoure et d'un dévouement absolu. Pendant l'attaque du 4 août 1918, a assuré la liaison constante avec les éléments de première ligne, traversant à plusieurs reprises un terrain exposé aux vues de l'ennemi, balayé par les rafales de mitrailleuses, soumis à un bombardement ininterrompu. A fait preuve d'une énergie inlassable, a donné la mesure d'une volonté audacieuse, d'un courage à toute épreuve.

LES VOSGES

(SEPTEMBRE -- OCTOBRE 1918)

Le rôle glorieux du 48^e, et il faut bien le dire aussi ses dures épreuves, finissent à cette date du 5 octobre 1918

Quatre ans, jour pour jour, après le départ du régiment quittant Guingamp pour entrer en campagne.

A partir du 5 août, après les combats sur la Vesle, le régiment revient par étapes à la Ferté-sous-Jouarre, où il embarque en chemin de fer à destination de Ligny-en-Barrois. Il y arriva le 9 août. Jusqu'au 23 août, il va s'y reformer, grâce à des renforts reçus du 341^e régiment d'infanterie.

A cette date, enlevé en camions automobiles, il est débarqué dans la région de Corcieux (Vosges), d'où il remonte immédiatement en tranchées.

Il va occuper pendant près de deux mois le secteur réellement calme du Bonhomme.

Les groupes de combat de premières lignes seront échelonnés du col du Bonhomme au ravin de la Weiss, où ses éléments de droite, au creux d'Argent, surveillent les lisières ouest du village d'Orb.

Le point important du secteur est la Tête-de-Faulx dont le sommet est bouleversé par le tir du canon et du mortier boches.

Le seul fait digne d'être noté pendant cette période est le coup de main exécuté à la Tête-de-Faulx, le 1^{er} octobre, par la 7^e compagnie sous les ordres du capitaine Pouret. Le coup de main préparé minutieusement par le capitaine adjudant-major Chollet (2^e bataillon) permet de ramener 4 prisonniers, 1 mitrailleuse et 1 projecteur. Le régiment fut relevé dans ce secteur des Vosges, le 16 octobre, par un régiment américain.

Il se regroupa à Corcieux, puis fut dirigé huit jours après, par chemin de fer, sur Compiègne et Breuil.

Historique du 48^e Régiment d'Infanterie (Imprimerie Oberthur – Rennes) numérisé par
J. Prigent. juprigent@wanadoo.fr

LA FOURRAGÈRE

Le régiment débarque à Breuil le 25 octobre. L'armistice du 11 novembre le trouve à Couvron, au sud de Laon, sur le point d'être engagé une fois de plus. Il avait eu dans l'intervalle l'occasion de traverser les champs de bataille de l'Ailette, témoins de l'âpre lutte soutenue depuis plusieurs mois par l'Armée Mangin (X^e Armée), dont l'énergie avait fini par triompher de la résistance allemande et par ranger de façon définitive la Victoire sous nos drapeaux. Il avait séjourné au milieu de l'amas des ruines de Nampcel, de Saint-Paul-aux-Bois, de Barisis, il était passé au pied de Coucy-le-Château, qui n'était plus que décombres.

Par l'amoncellement du matériel de guerre abandonné par l'ennemi dans la forêt de Saint-Gobain, nous avons pu nous rendre compte de la soudaineté de sa retraite et les nombreux entonnoirs géants, creusés sur notre route par les charges puissantes d'explosifs, étaient les témoins de ces derniers efforts pour retarder notre avance triomphale.

C'est au cours de cette période, lorsqu'il était à Breuil, que le régiment vit la récompense venir couronner ses quatre années d'efforts. L'on put appliquer à son drapeau ce que Jeanne la Lorraine avait dit de son oriflamme :

" Ayant été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur ".

En effet, le 29 octobre à Rethondes près de Breuil, localité qui devait être quelques jours plus tard le point de débarquement des plénipotentiaires allemands venus pour signer l'armistice, le général Fayolle, commandant le G.A.R., attachait à la hampe du drapeau et à l'épaule du chef de corps, le lieutenant-colonel Imbert, la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre.

L'ordre du général commandant en chef les Armées françaises du Nord et du Nord-Est nous accordant cette haute récompense était daté du 3 septembre. Il était motivé par la citation que le régiment avait obtenue pour l'affaire du 17 juin et pour une deuxième citation s'appliquant globalement aux trois régiments de la division, citation, dont la reproduction intégrale et sans commentaires, sera en quelque sorte la péroraison de cet historique sommaire.

Ordre de la X^e Armée en date du 30 août 1918.

La 19^e division sous les ordres du général TROUCHAUD et comprenant le 48^e R.I. (Lieutenant-colonel IMBERT) :

A fait preuve, pendant quatre mois de combats sans interruption (29 mai - 6 août 1918), de qualités militaires hors de pair. Aussi solide dans la défense qu'acharnée dans l'attaque a, du 29 mai au 3 juillet 1918, arrêté les Allemands au nord de l'Aisne et a capturé sur ce champ de bataille près de 1.500 prisonniers et 120 mitrailleuses ; a pris, du 21 juillet au 6 août 1918, une part spécialement glorieuse à la dernière offensive, se battant sans arrêt pendant 15 jours et faisant preuve d'une ténacité admirable. S'est élancée, le 2 août, à la poursuite de l'ennemi en retraite et a atteint la Vesle la première de l'armée.

ANNEXES

ANNEXE I

Nombre total de Récompenses obtenues au 48^e R.I.

Légion d'honneur : Officiers 5
 Chevaliers 19

Médailles militaires : 283

Citations à l'Ordre de l'Armée : 93

Citations à l'Ordre du Corps d'Armée : 147

Citations à l'Ordre de la Division : 360

Citations à l'Ordre de la Brigade : 680

Citations à l'Ordre du Régiment : 1947

Décorations étrangères :

Belges : 10 ; Russes : 6 ; Anglaises : 4 ; Serbes : 2 ; Italienne : 1

Le 48^e Régiment d'infanterie, deux fois cité à l'Ordre de l'Armée, fut décoré de la Croix de guerre, reçut la Fourragère le 29 octobre 1918.

ANNEXE II

RANG DE BATAILLE DES OFFICIERS DU 48^e R.I. A LA DATE DU 11 NOVEMBRE 1918 (Jour de l'Armistice)

État-major du Régiment

Lieutenant-colonel IMBERT.
Officier Supérieur adjoint, Chef de Bataillon BRETTON.
Officier adjoint, Capitaine QUEVET.
Médecin Major 2^e classe HEYRAUD.
Chef de Musique TESTET.
Officier Payeur, Lieutenant BLAVIER.
Porte-drapeau, Lieutenant LEIZOUR.
Officier Bombardier, Lieutenant BACRI.
Officier Téléphoniste, Lieutenant AIMARD.
Officier de Renseignements, Lieutenant JUILLARD.
Officier d'Approvisionnement, Lieutenant Duvotit..

État-Major 1^{er} Bataillon :

Chef de Bataillon CAILLE.
Capitaine Adjudant Major MACAIRE.
Médecin Aide-Major de 2^e classe CAILLIE

1^{re} Compagnie :

Lieutenant PERROT.
Sous-lieutenant JANDET.
Sous-lieutenant PETIT.

3^e Compagnie :

Lieutenant LE CREURER.
Lieutenant ROCHER.
Sous-lieutenant GOSSERON.

2^e Compagnie :

Capitaine NOUVION.
Lieutenant CHAUVEL.
Sous-lieutenant LE BORGNE.
Sous-lieutenant BOURDU.

1^{re} Cie de Mitrailleuses

Lieutenant COLLETTE.
Lieutenant MUNCK.
Lieutenant GIORGETTI.

État-Major 2^e Bataillon :

Chef de Bataillon SALESSE.
Capitaine Adjudant Major CHOLLET.
Médecin Aide Major de 1^{re} classe MARANGE.

5^e Compagnie :

Capitaine BONFILS.
Lieutenant LETROUBLON.
Sous-lieutenant DOUBAUD.
Sous-Lieutenant WEECKSTEEN.

7^e Compagnie :

Capitaine POURET.
Lieutenant DE CLARENS.
Lieutenant BANIÉE.

6^e Compagnie :

Capitaine DAUCIEZ.
Lieutenant DUMÉE.
Lieutenant BLACHAS.
Sous-lieutenant BARRIÈRE.

2^e Cie de Mitrailleuses :

Lieutenant JUSTAL.
Sous-lieutenant AUDUBERT.

État-major 3^e Bataillon :

Chef de Bataillon CAMOSSO.

9^e Compagnie :

Capitaine LESPINASSE.
Lieutenant PIFFARD.
Lieutenant LE ROUZIC.
Sous-Lieutenant MENGUY.

11^e Compagnie :

Lieutenant VETTER.
Sous-lieutenant HAMON.
Sous-lieutenant TOUREILLE.

10^e Compagnie :

Lieutenant DASTUGUE.
Lieutenant LHEUREUX.
Sous-lieutenant MERCIER.

3^e Cie de Mitrailleuses :

Capitaine REIX.
Sous-lieutenant DEJOB.
Sous-lieutenant HENRY.

ANNEXE III

NOMS DES COLONELS

ayant commandé le 48^e Régiment d'Infanterie

† - Lieutenant-colonel DE FLOTTE, du 2 août 1914 au 22 août 1914.
† - Lieutenant-colonel EDOU, du 22 août 1914 au 14 Septembre 1914.
Commandant BOUCHAND, du 14 septembre 1914 au 5 octobre 1914.
Lieutenant-colonel SOUSSELIER, du 5 octobre 1914 au 3 avril 1915.
Lieutenant-colonel DE REYNIES, du 3 avril 1915 au 1^{er} octobre 1916.
Lieutenant-colonel MOINEVILIE, du 1^{er} octobre 1916 au 26 février 1917.
Lieutenant-colonel HUET DU ROTOIS, du 26 février 1917 au 2 juin 1917.
Lieutenant-colonel VANNIÈRE, du 2 juin 1917 au 20 mai 1918.
Lieutenant-colonel IMBERT, du 20 mai 1918 au ...

N.B : L'historique se poursuit par la liste nominatives des 2.114 tués à l'ennemi et les décédés dans les ambulances. Les disparus ne semblent pas être pris en compte.

C'est un trop long travail de scanner la liste de tous ces morts et de corriger souvent les erreurs de lecture du logiciel de reconnaissance de caractères, c'est pourquoi la liste n'apparaît pas ici. Je reste à la disposition de toute personne qui souhaiterait avoir une information à ce sujet.